

# La lutte *Mongole*

## La danse de Garuda

texte et photos de Marc Alaux



Certains experts attribuent l'origine du Wushu, les arts martiaux chinois, à la lutte. Sans doute le plus ancien des arts martiaux, la lutte est à la fois rituel initiatique et espace de cohésion sociale. En Mongolie, sa pratique ancestrale reste d'actualité pour un peuple dont l'identité a été malmenée. Marc Alaux a vécu pendant plus d'un an parmi les descendants de Gengis Khan. Il nous partage son expérience.

Les Mongols entrent dans l'histoire médiévale de l'Occident avec fracas, lors des conquêtes de l'empereur Gengis Khan. Ceux que les Européens nomment alors les Tartares sont redoutés pour leur archerie montée, mais aussi pour leurs cohortes de lutteurs implacables. Aujourd'hui, les Mongols pratiquent encore la lutte traditionnelle, qui constitue un sport aussi populaire que médiatisé mais toujours fort d'une symbolique rituelle. Au pays du Ciel bleu, la lutte (*bökh barildaan*)

constitue, avec l'archerie et les courses équestres, le plus populaire des « trois jeux virils » qui font de la fête nationale une immense réjouissance. Pendant la période estivale, à l'occasion des *Naadam*, toute la population de la steppe converge à cheval, à moto ou en voiture vers les hameaux. Ces fêtes laïcisées à la période communiste (1921-1990) trouvent leur origine dans les sacrifices claniques de jadis, devenus revues militaires au Moyen Âge, puis rituels religieux après l'introduction du boudd-



dhisme aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Dans ces événements se reflète – particularité de la Mongolie contemporaine – un amalgame de croyances chamaniques, d'apports lamaïques et de vestiges du communisme soviétique. Durant le plus majestueux des Naadam, associé à la fête nationale, les 11 et 12 juillet, un tournoi de lutte a lieu au sein du modeste stade en bois et en briques des quelque 350 villes et villages que compte ce pays trois fois vaste comme la France. On admire alors le déploiement de techniques guerrières très anciennes, mais aussi et surtout la valeur symbolique de cet art martial.

### Un patrimoine ancien

La lutte est connue des nomades d'Asie centrale depuis au moins le XI<sup>e</sup> siècle. Sa pratique régulière dès le plus jeune âge fait des Mongols du Moyen Âge de redoutables fantassins en plus d'habiles cavaliers. Indispensable en temps de guerre, la lutte dévoile aussi sa particularité en temps de paix en prouvant la vitalité de la communauté. Comme l'indique l'Histoire secrète des Mongols (texte épique du XIII<sup>e</sup> siècle qui relate l'histoire de la dynastie gengiskhanide naissante), des princes résolvent même leurs différends en laissant s'affronter leurs champions pour éviter de guerroyer.

En 1844, le lazariste français, Evariste Huc, rapporte, dans ses *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Tibet*, les dires d'un cavalier mongol à propos de lutteurs à l'entraînement: « C'est l'exercice favori de tous les habitants de notre pays de Efe, nous disait-il; chez nous on n'estime que deux choses dans un homme, savoir bien aller à cheval, et être fort à la lutte. ». Et, preuve de la popularité de cette discipline, dans *Travels in Mongolia* (1902), le voyageur britannique C. W. Campbell raconte qu'il assista à un tournoi de lutte dont sortit victorieux un lama... Un moine!

### Le « jeu viril » par excellence

La saison de lutte débute avec le nouvel an lunaire (au mois de janvier ou de février), symbole de renaissance et de renouvellement de l'énergie. Toutefois, en raison du climat glacial, les tournois, traditionnellement organisés sur l'herbe en plein air, sont assez rares avant la belle saison. En attendant, chacun s'entraîne devant sa yourte ou à l'abri du gymnase communal... La lutte est le seul des « trois jeux virils » encore exclusivement masculin (l'archerie s'est féminisée dans les années 1960 et les courses équestres sont ouvertes aux filles depuis quelques décennies également). Les lutteurs se coiffent d'un chapeau pointu en velours, dit « de général », et ancrent leurs pieds au fond de lourdes bottes en cuir dont l'extrémité est retournée pour ne pas blesser les esprits de la terre. Leur tenue se résume à une culotte en soie épaisse ou en satin renforcé ainsi que, taillé dans le même tissu



moulant, un haut composé de manches et d'un dos mais qui laisse la poitrine nue, pour empêcher la participation des femmes, dit la tradition... Avant que ne soit adopté ce costume, une femme aurait en effet humilié les combattants mâles en remportant un Naadam! Et au XIII<sup>e</sup> siècle, Qutulun, la fille du roi Qaidu Khan, aurait annoncé ne vouloir épouser que celui qui la terrasserait à la lutte! Elle devint vieille fille...

Dans cette discipline, où il n'existe pas de catégorie de poids (les maigres opposent leur agilité aux gros gabarits), le but est de jeter l'adversaire au sol. Est déclaré perdant celui qui touche terre avec une partie de son corps autre que les pieds et les mains. Pour ce faire, les clés, les coups et les étranglements sont prohibés. En revanche, la durée du combat n'est pas limitée et celui-ci ne doit même pas être interrompu par une météo changeante. A Oulan-Bator, la capitale de la Mongolie, les cinq cent douze champions nationaux s'affrontent chaque année lors du Naadam devant les caméras de télévision. Ce sont les trois millions d'habitants de cette nation qui assistent ainsi, enthousiastes, à la finale...

### Une symbolique animale

Les titres honorifiques qui sont attribués aux lutteurs en cas de victoire, et qui indiquent leur niveau, appartiennent au registre animalier (voir encadré): faucon crécerelle, Garuda, faucon (vainqueur au cinquième tour), éléphant (vainqueur au septième tour), lion (vainqueur au neuvième tour)... Au milieu des figures emblématiques de la faune des steppes que sont le loup, l'antilope, l'ours et l'aigle, la présence d'animaux propres aux latitudes tropicales étonne: issu du monde indien, ils font partie de l'héritage transmis, via le bouddhisme tibétain, aux Mongols aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Si aujourd'hui, tous les lutteurs miment l'envol de Garuda, il se dit que leurs aînés poussaient jadis très

Le respect règne: les lutteurs gardent une attitude noble. Leur agressivité ne s'imprime que dans les techniques de combat.



### PORTRAIT

Marc Alaux a parcouru 6 000 kilomètres à pied en Mongolie où il a séjourné un an et demi. Il s'est initié à la langue mongole, a vécu sous la yourte des éleveurs nomades et a pris part aux tâches pastorales, aux fêtes et aux migrations saisonnières. Conférencier, membre du conseil d'administration de l'association Anda, dont l'objectif est d'informer sur la culture mongole, il est l'auteur du livre *Sous les yourtes de Mongolie, Avec les Fils de la steppe* (Transboréal, 2007).

**C'est l'exercice favori de tous les habitants.**

loin le mimétisme en imitant le mouvement propre à l'animal dont ils portaient le titre.

### *Le rôle des anciens*

Durant la joute, deux hommes gardent précieusement le couvre-chef des combattants, où réside leur âme. Ce sont les entraîneurs des athlètes de renom ou simplement deux aînés qui assistent les amateurs. Véritables hérauts, ils rappellent en chantant le nom, le titre et la région d'origine du lutteur avant les troisième, cinquième et septième manches; ils exhortent les participants à faire preuve d'enthousiasme si l'intensité du combat diminue et veillent au respect des règles en assénant une fessée à celui qui les enfreint. Mais le respect règne: les lutteurs gardent une attitude noble. Leur agressivité ne s'imprime que dans les techniques de combat. Jamais une grimace, un cri, une parole ou un geste déplacés! Et une fois le combat terminé, le cadet, victorieux ou non, passe sous le bras de son aîné, en signe de considération. Puis le vainqueur reçoit des mains du jury un bol d'*airag* (lait de jument fermenté), dont il lève une gorgée, ainsi qu'une jointée de cubes de froma-

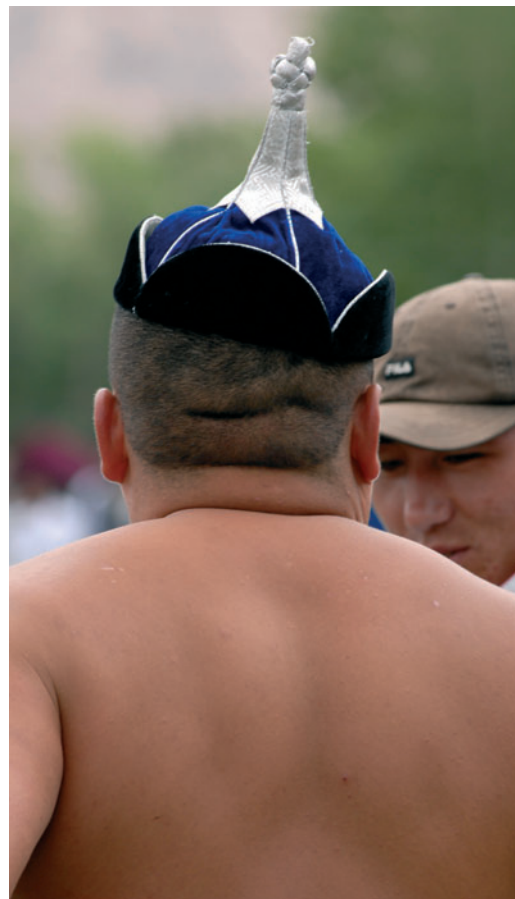
Chaque affrontement est précédé et suivi de la danse de Garuda, être mi-homme mi-oiseau qui est la monture mythique de Vishnou. Levant majestueusement les bras pour imiter son battement d'ailes, les protagonistes tournoient lentement devant le jury et le cairn rituel surmonté du drapeau mongol.

**Il n'existe pas de catégories de poids.**

ge, dont il mange une partie et disperse le reste d'un geste en direction du ciel et de la foule. Le journal *Bökh* fera ses gros titres avec les plus célèbres d'entre eux, qui verront leur effigie orner les cartes à jouer ou les calendriers placardés dans les foyers et les échoppes... Connus pour être respectueux des traditions et des croyances, les lutteurs sont aussi parfois associés à des cérémonies religieuses comme la bénédiction d'un stupa ou les libations en respect des montagnes sacrées.

### *Un jeu ritualisé*

Art martial caractéristique d'une société mongole attachée à des valeurs qui lui font parfois oublier un présent difficile au profit d'un passé glorieux, la lutte reste un moyen de renforcer la cohésion nationale en faisant éclore de véritables héros au sein des provinces. Mais cette activité, progressivement devenue l'épreuve sportive reine et l'emblème du Naadam, s'enrichit aussi d'un enjeu rituel méconnu. Effectivement, « pas d'année heureuse sans Naadam », disent les Mongols. Le combat voit s'affronter deux guerriers, mais l'alliance de leurs forces viriles démontre la vigueur de la communauté et participe de sa renaissance. Le



Les lutteurs se coiffent d'un chapeau pointu en velours, dit « de général ».

Naadam permet ainsi le renouvellement de l'énergie vitale, essentielle au groupe mais aussi à l'environnement, végétal et animal. Car l'homme dans les steppes de Mongolie est partie intégrante de la nature, elle-même considérée comme une entité vivante avec laquelle il est possible d'échanger, de commercer...

Si la participation des jeunes aux joutes est vue comme un rite de passage à l'âge adulte, c'est qu'elle ne rassure pas seulement sur l'avenir du sport mais aussi sur l'avenir du groupe. La lutte et le Naadam, qui galvanisent le sentiment communautaire, tiennent ainsi une place importante dans le processus de redéfinition identitaire des Mongols depuis l'institution de la démocratie dans le pays en 1990. Ce peuple de la steppe, qui résiste depuis des siècles à la pression de ses voisins géants que sont la Russie et la Chine, se reconnaît derrière le vainqueur du Naadam, érigé en héros, incarnation de ses valeurs de force, d'honneur et de partage. ■

Pour en savoir plus, consultez le carnet d'adresses p. 62.

## LA DANSE DE GARUDA

Toute la gestuelle des lutteurs semble inspirée du monde animal. Chaque affrontement est précédé et suivi de la danse de Garuda, être mi-homme mi-oiseau qui est la monture mythique de Vishnou. Levant majestueusement les bras pour imiter son battement d'ailes, les protagonistes tournoient lentement devant le jury et le cairn rituel surmonté du drapeau mongol. Avançant de quelques pas, tournant le buste vers le Levant et vers le Couchant, ils miment l'envol lourd de ce personnage de la cosmogonie tibétaine devenu l'emblème de la ville d'Oulan-Bator. Quand ils effectuent la même danse autour de leur entraîneur, c'est cette fois-ci en copiant le pas de l'éléphant. On les dit investis de la force du tigre. Quand ils se font face par paire, les genoux écartés et fléchis, les mains sur les cuisses et le torse en avant, ils adoptent la posture de l'élan prêt à charger. Enfin, ils entament le combat en « s'encornant », c'est-à-dire en appuyant leur front contre celui de l'adversaire.



Si la participation des jeunes aux joutes est vue comme un rite de passage à l'âge adulte, c'est qu'elle ne rassure pas seulement sur l'avenir du sport mais aussi sur l'avenir du groupe.



L'extrémité des bottes est retournée pour ne pas blesser les esprits de la terre.